

BURKINA FASO Les dessous de l'échec militaire français PAGES 6-9

SANTÉ Pour les médecins, «la coupe est pleine» PAGES 12-13

Libération

Michel Houellebecq

ENQUÊTE SUR UNE DÉRIVE

PAGES 2-5

JÉRÔME DOMINÉ, ABACA



Haine de l'islam, amitiés d'extrême droite, tournage porno...

Libération



HOUELLEBECCQ

Au fond du trouble

A 66 ans, l'auteur culte cumule les propos islamophobes, défend l'idée du «grand remplacement» et fait l'acteur dans un film porno. Entre réelle dérive identitaire, posture trash et provoc calculée, plongée dans l'univers et la psyché d'un romancier qui joue les incendiaires dans le débat politique.

Par
SOPHIE DES DÉSERTS

Toujours pouvoir se tirer quand les ennuis commencent. S'offrir la possibilité d'une île. S'échapper ailleurs, c'est ainsi qu'il a souvent tenu à vivre non loin d'un aéroport, en Irlande, en Espagne, à Paris, dans les tours de la porte de Choisy, proches d'Orly, qui ont tant nourri sa mythologie. Fin décembre, Michel Houellebecq a gagné Amsterdam pour une escapade libertine filmée, en vue d'un projet érotico-artistique qu'il veut aujourd'hui interdire (lire page 3), mais qui fut, sur le moment,

un mémorable Noël. Puis cap sur la Guadeloupe, pour rejoindre le tournage de Guillaume Nicloux, qui le fait à nouveau jouer son propre rôle, au côté de Blanche Gardin. «Ça tombe vraiment bien ce film, a dit l'écrivain à ses proches. Je me mets un peu au vert, les flics sont contents, pas besoin de me mettre une protection.» Il avait son éternelle voix embrumée, pleine de silences, l'esprit apparemment ramollo, en réalité diablement vif et tout chenanpan à l'idée d'avoir provoqué un nouveau scandale. Encore une charge contre les musulmans, vingt et un ans après avoir déclaré «la religion la plus con, c'est quand même l'islam», huit ans après avoir imaginé une France tombée aux mains des barbus, dans son roman *Soumission*, sorti le jour de l'attentat contre *Charlie Hebdo*. Voilà qu'il récidivait mi-novembre dans *Front populaire*, la revue de Michel On-

fray, au cours d'un entretien fleuve où le philosophe l'interrogeait sur l'effondrement de la France, la mondialisation, l'euthanasie, le christianisme...

Houellebecq s'est mis à défendre le concept de «grand remplacement», lancé par son ami Renaud Camus, plume jadis talentueuse gâtée par ses délires antisémites, avant de juger l'intégration impossible; chaos inévitable, annonce d'une guerre civile: «*Quand des territoires entiers seront sous contrôle islamiste, je pense que des actes de résistance auront lieu. Il y aura des attentats et*

des fusillades dans des mosquées, dans des cafés fréquentés par les musulmans, bref des Bataclan à l'envers. Et les musulmans ne se contenteront pas de mettre des bougies et des bouquets de fleurs. Alors oui, les choses peuvent aller assez vite...» Ce n'était pas la logorrhée d'un de ses héros désenchantés, pas du roman, c'était lui, Houellebecq, déchaîné: «*Notre chance de survie serait que le suprémacisme blanc devienne trendy aux USA.*» Et encore: «*Je crois que le souhait de la population française de souche, comme on dit, ce n'est pas que les musulmans s'assimilent, mais qu'ils cessent de les voler et de les agresser, en somme que leurs violences diminuent, qu'ils respectent la loi et les gens. Ou bien, autre solution, qu'ils s'en aillent.*»

Houellebecq est-il devenu fou? Comment peut-il écrire ça, lui, l'auteur génial des *Particules élémentaires*, le Gainsbarre des lettres, traduit en 42 langues, «*star mondiale*», comme il le dit lui-même, célébré

partout en Europe, jusqu'en Amérique et en Chine, décoré en 2018 par Emmanuel Macron de la Légion d'honneur; le poète enfiévré qui ne sort jamais sans son petit sac à dos Samsonite rempli d'ouvrages, lit dans le texte Marx, Mann, Schopenhauer et passe ses nuits à ciseler les mots? Tout en lui semble déréglé quand il parle de l'islam. Quelle est la genèse de cette obsession? Faut-il, comme souvent, chercher du côté de l'enfance? Ne pas négliger la part de posture, de stratégie peut-être.

Tournant plus politique

Sous le soleil de Guadeloupe, le romancier eut du mal à se détendre, ses efforts pour arrêter de fumer le rendent encore plus spleenétique, malgré les patchs de nicotine, consommés par dizaines. Parfois, le grand Michel se recroquevillait comme un enfant, bougonnant: «*On pardonne tout à Depardieu, pourquoi on m'accable, moi?*» L'hypersensible, qui capte tout, a bien senti le malaise après sa sortie dans *Front populaire*. Ses fans absolus, ses copains de la droite dure, l'ont chaudement félicité: «*Tu dis tout haut ce que les gens pensent tout bas.*» Mais les compagnons de toujours, plus germanopratin, son éditrice chez Flammarion, Teresa Cremisi, son agent, François Samuelson, les écrivains qu'il admire – Emmanuel Carrère, Frédéric Beigbeder – n'ont pas manifesté le même enthousiasme. Certains le lui ont suggéré à leur manière, douce, de peur de froisser sa grande susceptibilité:

«*Michel quand même... pourquoi jouer ainsi avec le feu?*» Son amie Arielle Dombasle le dit joliment, en citant Cocteau: «*Savoir jusqu'où on peut aller trop loin.*» Tous nous ont incités à lui écrire pour qu'il s'explique lui-même, nos mails sont restés sans réponse.

Agathe Novak-Lechevalier, professeure de littérature à Paris-X, spé-

cialiste de Balzac et Flaubert, qui dissèque depuis vingt ans l'œuvre de Houellebecq et dialogue souvent avec lui, se désole qu'il soit comparé à Céline. «*Michel Houellebecq dit des choses qui me navrent, mais il n'a jamais écrit Bagatelle pour un massacre, son œuvre ne contient aucun appel au meurtre, au contraire, c'est plutôt un appel à la pitié. De*





Cette fois, personne n'ose suggérer des propos déformés, une interview trop arrosée. Houellebecq a longuement préparé cet échange avec Onfray, acté avant l'été et réalisé le 30 août sans en parler à son éditrice, qui aurait évidemment ripoliné les outrances. Il a duré six heures, avec du pain, du fromage et, en ce qui le concerne, une seule Budweiser comme dopant. Chez lui, sur l'une des trois imprimantes qui carburent dans son bureau, Houellebecq a tiré les 43 pages d'entretien, les laissant reposer des semaines, avant de décider, in fine, de noircir sa plume sur les musulmans. Aucun doute : le romancier voulait choquer, occuper l'espace médiatique au moment où son ennemie jurée, de gauche, féministe, Annie Ernaux, recevait le prix Nobel de littérature, qu'il convoitait. «*Je ne peux m'empêcher de m'interroger sur la concomitance des événements, s'amuse son ami écrivain Marin de Viry. Même si l'essentiel n'est pas là, il faut comprendre : Michel a une stratégie à la Balzac, il veut appuyer là où ça fait mal, faire bouger les lignes, provoquer des réactions.*»

Un maigre mea-culpa

Pari gagné, de ce point de vue : *Front populaire* s'est vendu à plus de 70 000 exemplaires, porté par le bouche-à-oreille et les plaintes annoncées de deux instances musulmanes. «*Ça recommence les emmerdes*», a grommelé Houellebecq. Plus l'énergie d'affronter un procès, comme en 2001. Il a accepté la main tendue du grand rabbin de France, Haïm Korsia, proposant une rencontre avec Chems-Eddine Hafiz, le grand recteur de la mosquée de Paris. Houellebecq se sent proche du judaïsme, il aime ses séjours en Terre sainte où il doit retourner en mai, confie, dans *Front populaire*, son indéfectible soutien à Israël «*pour des raisons morales*». Café de la Paix fixé à 9 heures, début janvier, dans une brasserie proche du Trocadéro. Houellebecq est arrivé en avance, se disant «*honoré*» de rencontrer le recteur, et désolé : il ne pensait pas faire de mal à la communauté musulmane, il n'avait pas saisi la portée de ses propos. Il proposa de les amender, griffonna un maigre mea-culpa. Ça lui suffira à éviter la plainte de la Grande Mosquée de Paris, pas celle de l'Union des mosquées de France, en cours d'instruction. Avant de partir, le romancier suggéra aux hommes de foi, un peu ahuris, qu'il faudrait désormais s'allier contre le projet de loi sur l'euthanasie qui le scandalise. Ce sera son prochain cheval de bataille, a-t-il promis, souffle laconique : «*Ne pas souffrir, c'est risquer de ne plus vivre.*»

Puis Houellebecq a regagné son nouveau «chez lui», situé à deux pas, dans le XVI^e arrondissement, près de la porte d'Auteuil, un coin mort, bourgeois, a priori tout ce qu'il déteste. Sacrée révolution pour lui qui a toujours habité le quartier chinois du XIII^e, – dans différents logements puisqu'il déménage souvent – mais toujours **Suite page 4**

Acteur d'un porno «arty», l'écrivain n'a plus le goût du X

Après avoir accepté de tourner dans «Kirac 27» de Stefan Ruitenbeek, Michel Houellebecq veut empêcher sa sortie prévue pour le 11 mars, plaidant «l'abus de confiance».

Houellebecq, le roi de la manip, aurait-il été pris à son propre jeu ? Il plaide aujourd'hui, par la voix de son avocate et amie Angélique Bérès, «*l'abus de confiance*», en essayant de faire interdire le film pornographique *Kirac 27*, dont il est la star. Les extraits diffusés mi-janvier, lui torse nu, hirsute, en bonne compagnie ; Lysis, sa jeune épouse, dévouée à ses désirs, ont fait le tour du monde. Avant la sortie annoncée le 11 mars sur les plateformes, Angélique Bérès examine tous les recours possibles : «*C'est une course contre la montre, explique-t-elle. Nous réservons à la justice la primeur de nos actions.*» A ce stade, aucune plainte n'a été déposée, les marges de manœuvre sont étroites car Houellebecq, quoiqu'il en dise aujourd'hui, n'a pas été piégé.

«Menaces». Tout est parti d'un mail d'un fan, Stefan Ruitenbeek, un drôle d'oiseau se disant artiste libertaire, interviewant parfois des leaders de la droite identitaire néerlandaise, désireux d'inviter Houellebecq à un festival, à Amsterdam. Café fixé à Paris le 1^{er} novembre, c'est Lysis qui apparut. «*Elle me dit : "Michel est déprimé, on devait partir au Maroc, j'avais tout organisé, prévu des filles pour lui et le voyage a été annulé en raison des menaces islamistes"*», se souvient Ruitenbeek. C'est vrai, Houellebecq était annoncé à Casablanca dans un café littéraire, mais son ami policier l'a alerté : «*Attention, ça peut finir comme Salman Rushdie*», avant que Bruno Le Maire, en personne, l'appelle pour le dissuader de partir. Le Néerlandais glisse à Lysis qu'il a «*connait beaucoup de filles qui vou-*

draient coucher avec Houellebecq, à condition d'être filmées», et revient à Paris, mi-novembre, avec une jolie actrice. Rendez-vous au studio parisien de l'écrivain, dans le XIII^e. «*Houellebecq était tout down, raconte le réalisateur. Puis je l'ai vu s'éveiller, renaître, il a parlé et fait l'amour pendant trois heures devant ma caméra. C'était génial. J'ai proposé qu'on continue de filmer à Amsterdam.*» Lysis voulait aussi apparaître, elle a déjà dévoilé sa nudité dans de nombreuses photographies érotiques, exposées dans une galerie, postées en libre accès sur son site. Les Houellebecq, enthousiastes, ne demandaient pas d'argent.

Lettre. Un contrat fut signé, sans précision sur l'objet artistique en préparation. Retrouvailles à Noël, les 24 et 25 décembre. «*On a organisé une partie à plusieurs avec d'autres filles, l'une d'elles a emmené Houellebecq à la messe, s'amuse Ruitenbeek. Il s'est mis à me parler de sa crainte du "grand remplacement", de sa peur d'être tué en pleine rue. Je lui ai dit : "Si j'étais toi, j'arrêtera la politique et je ferais l'amour toute la journée."*»

Mi-janvier, le réalisateur a envoyé à l'écrivain le «trailer» de son film, avant de le poster sur les réseaux sociaux. Houellebecq a réagi quinze jours plus tard par un courrier de son avocate, suivie d'une lettre publiée vendredi sur son site, dans laquelle il charge Ruitenbeek et ses procédés de «*journalisme de caniveau*» : «*Votre trailer porte atteinte de manière irrémédiable à ma vie privée, mon honneur mais surtout, ce qui est plus grave encore à ma femme, dévastée par les mensonges que vous diffusez sur elle. Je m'oppose formellement à ce que les plans où je figure, ainsi que celle où elle est évoquée ou montrée soient utilisés dans vos films.*» Le réalisateur se dit insensible aux pressions : «*Michel est attaché à sa liberté d'artiste, qu'il respecte la mienne. Ce film est une œuvre d'art, il sortira.*»

S.D.D.



Image tirée de la bande annonce de *Kirac 27*. PHOTO KIRAC

Houellebecq, traduit en 42 langues, a été décoré en 2018 par Macron de la Légion d'honneur.

PHOTO PHILIPPE MATSAS. LEEXTRA. OPALE

grâce, insiste-t-elle, n'oubliez pas la littérature, ne le réduisez pas à l'idéologie.» L'universitaire est néanmoins forcée de constater un tournant plus politique, Houellebecq ne se contente plus de donner sa vision dans ses romans, ou dans des interviews liées à leur promotion, il entend manifestement peser dans le débat public.



Michel Houellebecq et une photo de lui enfant, en 2001. PHOTO PHILIPPE MATSAS. OPALE

Suite de la page 3 dans ses tours, vantant les mérites de la communauté asiatique, le confort de vivre dans l'anonymat.

«C'est un homme qui a peur»

Ses amis ont cru qu'il allait enfin dépenser les millions gagnés avec ses romans, s'offrir un palais. Mais non, l'appartement respecte ses standards : style années 60, avec parking et, point capital, un videordures. «Michel est resté l'écrivain de la classe moyenne, il choisit avant tout des lieux fonctionnels», confie son ami architecte, Louis Paillard qui vient de signer une superbe adaptation, en BD, de *la Carte et le Territoire* (Flammarion).

Sur l'interphone, Houellebecq a inscrit son nom de naissance – Michel Thomas –, il dit qu'il veut avant tout la paix. Il peut rester des heures enfermé devant l'écran géant, face aux images de BFM, LCI, ou CNews le plus souvent. Lui qui, pour construire ses romans, a tant voyagé, labouré les routes de France, pénétré différents milieux, celui des policiers, des artistes, des agriculteurs..., a réduit ses horizons. «On finit tous comme des mémères à chien», lâche-t-il parfois, plein d'autodérision. A 66 ans, c'est un homme d'intérieur, préoccupé par le rangement de sa bibliothèque, les gadgets qu'il va chiner sur Amazon,

capable de jeûner une semaine avant de s'offrir des dîners gargantuesques. Ses médecins le supplient d'arrêter la clope et l'alcool. Si seulement... Le corps change, la vue décline, sentiment de vulnérabilité abyssal. Il s'oblige encore à marcher dans Paris, à prendre le métro, mais de moins en moins, de peur d'être reconnu. Et quand ses amis l'invitent dans les quartiers populaires de Paris, il demande : «C'est pas dangereux?»

«On ne comprend rien à Michel Houellebecq si on ne saisit pas que c'est un homme qui a peur», observe un critique littéraire qui le côtoie depuis ses débuts. Alors la peur est diablement enkystée, son aversion pour l'islam ancienne. Dès *les Particules élémentaires*, en 1998, Houellebecq, jeune quadra observant les ravages de l'individualisme contemporain, annonciateurs pour lui du déclin de l'Occident, écrit : «L'islam est de loin la plus bête, la plus fausse et la plus obscurantiste de toutes les religions», tout en pensant alors qu'elle est à terme «condamnée encore plus sûrement que le christianisme.» Il deviendra plus pessimiste, inquiet par les émeutes en banlieue, marqué par ses lectures apocalyptiques, notamment les essais de Bat Ye'or, cette sociologue anglaise d'origine égyptienne obnubilée par «l'islamisation de l'Occident», auteur du concept d'«Eurabia», prisé au mi-

tan des années 2000 par l'extrême droite. «C'est dur à dire, soupire un fidèle. Mais Michel est authentiquement islamophobe.»

Combien d'universitaires, de journalistes, ont évidemment cherché des clés intimes? Il y a cette enfance à Alger, où Houellebecq grandit jusqu'à l'âge de 5 ans, et dont il ne parle quasiment jamais. Seules percent quelques confidences, ça et là, glissées, de son humour habituel, très Monthy Python : «Quand je suis arrivé en France, les autres enfants m'insultaient et me traitaient de pied noir. Je regardais mes pieds... ils étaient normaux.» Et une détestation du général de Gaulle : «Pour son comportement envers les harkis. [Il] mériterait d'être fusillé», assène-t-il encore dans *Front populaire*. Christian Authier, auteur d'un *Houellebecq politique* a cherché à comprendre, reconstituer les souvenirs d'enfant avant l'indépendance. Sans succès. Sébastien Lapaque, vieux partenaire de ping-pons

LIBÉ.FR

Une rencontre initiée par le grand rabbin de France a convaincu le recteur de la Grande Mosquée de Paris de renoncer à poursuivre l'écrivain pour ses propos islamophobes. A lire sur notre site.

philosophiques avec Houellebecq, a aussi essayé de le faire parler pour un ouvrage sur l'Algérie. Silence, toujours, même pour les proches : «Il a là un nœud, un rosebud, constate Frédéric Beigbeder. On sent que c'est à vif, mais un ami n'est pas là pour creuser les plaies.»

Houellebecq déteste qu'on aborde le passé. «Il ne m'intéresse pas. Je n'ai pas de souvenirs», élude-t-il généralement. Mais il a veillé à donner des os aux curieux, aux «journalistes» qu'il méprise, comme l'histoire de cette mère convertie à l'islam, rapportée dans la presse dès la fin des années 90, et reprise aujourd'hui, notamment sur les sites musulmans. Elle est fausse. «Pure invention houellebecquienne, s'amuse Denis Demonpion dans sa *Biographie d'un phénomène* (éd. Buchet Chastel), qui n'a pas pu voir le romancier mais s'est lié d'amitié avec sa mère, Janine. Elle habitait dans une cabane à la Réunion, une intelligence fulgurante, souvent féroce, nourrie par Dostoïevski dont elle récitait des passages par cœur. Elle ne s'est jamais convertie à l'islam, et se demandait pourquoi son fils avec qui elle a été fâchée jusqu'à sa mort, colportait cela.»

Abandonné à l'âge de 1 an en Algérie

Un psychanalyste se délecterait sans doute. Houellebecq donne à sa mère la religion qu'il abhorre. Il identifie l'islam à cette femme qui lui ressemble et qu'il tant conchie, meurtri d'avoir été abandonné à l'âge de 1 an, en Algérie. Janine était alors jeune médecin, major de la fac d'Alger, militante communiste, proche du père de l'indépendance, Messali Hadj, très engagée, au désespoir de ses parents, des colons d'origine corse. Une burlingueuse toujours en mouvement ; à Paris, où elle exerça au chevet des ouvriers immigrés ; à la Réunion, où elle fut accoucheuse et enfanta Michel, en 1956, avec un ex-ajusteur devenu guide de montagne, René Thomas. Pas le temps de s'occuper du bébé, laissé à Alger chez les grands-parents maternels jusqu'au jour où son père se présenta en pleine guerre, fin 1961. Janine l'avait largué, elle attendait une petite fille qu'elle abandonnera aussi à d'autres bras ; René voulait récupérer son fils avant que l'Algérie ne bascule. «Il était avec deux parachutistes, a retracé Demonpion. Les grands-parents maternels ont tenté de s'interposer, le petit Michel a été littéralement arraché.»

Il avait 5 ans, savait déjà lire et écrire. Comment imaginer que sa psyché n'ait pas été marquée? Adieu l'Algérie. Exil dans l'Yonne, puis en Seine-et-Marne, chez sa grand-mère paternelle, Henriette Houellebecq, dont il prit le nom et qu'il chérit comme une sainte, magnifiée dans ses romans. La mère, elle, a incarné le pire, dépeinte en hippie légère, ravagée par l'esprit de 68. Dans la vraie vie, il l'accablait («Mère, écrit-il dans une lettre de 1992, publiée dans la biographie de Demonpion. Tu as été abjecte, en dessous de tout ; le pire est que tu ne sembles même pas te rendre compte que tu t'es com-

portée comme une ordures égocentrique», avant de demander de l'argent en réparation) et refusait publiquement d'en parler, sauf pour glisser qu'elle était voilée. Même Salman Rushdie a évoqué la mère de Houellebecq, «son mariage avec un musulman, sa conversion à l'islam», dans une tribune pour *Libération*, publiée en 2001, en défense du romancier épingle pour sa provoc sur la «religion la plus con». Houellebecq venait alors de publier *Plateforme*, satire très sexuelle de la mondialisation, où le héros, Michel, héritier d'un père tué par un musulman, s'adonne au proxénétisme exotique avant de perdre son amour, en Thaïlande, dans un attentat islamiste. Flammarion l'a contraint à signer un communiqué – «Je démens être raciste, je n'ai jamais fait d'amalgame entre Arabes et musulmans» – envoyé à l'AFP six jours avant l'explosion des tours jumelles.

Tout est devenu fou en cet automne 2001, Houellebecq fut adulé, menacé. Son éditeur le renvoya illico en Irlande, sur l'île de Bere où il habitait avec sa femme de l'époque, Marie-Pierre, qui se souvient : «J'ai vraiment eu peur. Michel aussi, une voiture de police l'attendait à la sortie du bateau.» Il partit se réfugier pas loin chez l'écrivain Michel Déon, et décida de déménager dans l'ouest de l'Irlande, à Shannon, près de l'aéroport. Les attentats, qui frappèrent Bali en octobre, ont achevé de le transformer en «prophète». Sale période, peu de temps après une hémorragie emporta Clément – ce chien qui, pour Houellebecq, valait bien des hommes – ; il fut rapatrié en cercueil en France, grâce à un jeune directeur de cabinet de Matignon, Bruno Le Maire, devenu un ami. Au moins, les ventes de *Plateforme* s'envolaient : 600 000 exemplaires.

C'est ainsi, l'islam fait vendre. Houellebecq sut mettre la religion de côté, écrire des merveilles et obtenir enfin le Goncourt, en 2008, avec *la Carte et le Territoire*. Mais il a parallèlement creusé son obsession, lu le Coran, il s'est passionné pour l'histoire de la Reconquista durant ses années andalouses, puis il s'est intéressé aux départs des jeunes jihadistes. «Michel a l'art de repérer les signaux faibles», loue son grand ami policier qui, en raison de ses hautes fonctions, requiert l'anonymat. C'est en discutant de la vie à la fac, à Censier, avec une de ses groupies étudiantes, que le romancier eut l'idée de raconter l'offensive de l'islam à l'université, point de départ de *Soumission*. Houellebecq savait bien qu'il maniait de la nitroglycérine en écrivant cette fiction d'une France dirigée par un parti musulman modéré, – où chacun in fine se complait – parabole à ses yeux de la démission des élites. Il tint à l'intituler *Soumission*, en hommage au court métrage osé sur les femmes dans le Coran, *Submission*, qui valut à son auteur néerlandais, Theo Van Gogh, d'être assassiné, en 2004 par un islamiste. «Dangereux», tremblait son editrice, Teresa Cremisi. Le traducteur allemand, paniqué, refusa d'œuvrer pour cet ouvrage, il n'en sera jamais

pardonné. Houellebecq pestait : quelle couardise quand c'est l'artiste qui prend tous les risques ? Souvent, avec quelques verres de blanc, il ne cache pas ses ambitions : faire «main basse» sur les lettres françaises, ouvrir les yeux du peuple, du monde. Dans ces moments-là, il semble habitué, murmurant, avec des yeux de martyr : «Si je meurs demain, c'est pas grave.»

«En 2022, je fais ramadan»

Il a tout de même accepté que *Soumission* soit relu par un islamologue dont il a apprécié les ouvrages, Gilles Kepel. «Il y avait peu d'erreurs, se souvient le professeur de Normal sup. Rien ne portait atteinte aux textes sacrés ou à l'image du prophète.» Le manuscrit est aussi confié à l'ami policier, conquis tout en prévenant : «Il va falloir une sécurité.» Et le réel, une fois de plus, a dépassé la fiction. *Soumission* sort le jour où les frères Kouachi ensanglantent *Charlie Hebdo*. L'hebdomadaire vient de faire sa une sur Houellebecq, caricaturé en mage édenté, disant : «En 2022, je fais ramadan.» Le romancier apprit le drame chez lui, il dormait, son éditeur lui dit de ne pas bouger, ordre de la préfecture. Il demanda des nouvelles de Bernard Maris, ce délicieux journaliste de *Charlie*, qui lui avait consacré un essai intitulé *Houellebecq économiste*, avant de l'inviter à dîner chez lui quelques semaines plus tôt. Il est mort. Le jour de ses obsèques dans une chapelle de Haute-Garonne, sa compagne s'est étonnée de voir débarquer Houellebecq dans une voiture de la gendarmerie : «Il était dévasté.» Il s'est mis à l'écart sur un banc, en larmes, récitant des prières. L'ami Jean-Louis Aubert l'a recueilli à la campagne, ils ont regardé en boucle des films de Louis de Funès, chassé un peu l'angoisse. Houellebecq a vécu un an avec deux policiers, «mes nounous» les appelait-il, ravi d'être choyé, escorté au supermarché, conduit partout, souvent ramené ivre mort. Leur départ en 2016 fut un déchirement.

«Je mets Houellebecq à la hauteur de Céline. Je l'aime quand il a bu, quand il bafouille.»

Laurent Wauquiez

Houellebecq venait d'avoir 60 ans. Un ennui de santé l'a soumis à une lourde opération. «Si je survive, je me marie», avait-il lancé, toujours joueur, et un jour de 2018, Frédéric Beigbeder et Marin de Viry eurent droit à une annonce houellebecquienne : «Voilà, en gros, j'avais trois possibilités, j'ai pris celle qui acceptait mes conditions.» Comprendre : aucune entrave à sa liberté, surtout sexuelle. Pas de cohabitation, pas de simagrées quand il dit, tout fiévreux avant d'écrire : «Je m'enferme comme un renard dans sa tanière pour faire des petits.» La femme, chez Houellebecq, est forcément soumise. L'amour, un graal impossible. L'éluë, Qianyum Lysis Li, est une Chinoise née en 1990, fille d'un cadre du PC, une ancienne danseuse rencontrée dans un bar, auteure, paraît-il, d'un mémoire sur le romancier dont on peine à retrouver trace. Des rumeurs, invérifiables, disent qu'elle aurait éveillé l'attention de la DGSE. En tout cas, elle est aux petits soins du créateur, adepte de médecines douces, efficace pour arranger la vie matérielle – nouer une cravate, réserver un de ces restos étoilés auquel il a pris goût – et se montera même, une fois le français maîtrisé, active sur Instagram. Lecture des poèmes de Michel, vidéo de lui déclamant ceux de Baudelaire, clichés de leurs week-ends #Mimidansnoscoeurs.

Bleu d'ouvrier, clope au bec

Michel Gaudin, préfet retraité, aujourd'hui directeur de cabinet de Nicolas Sarkozy, fut sollicité pour fournir des papiers en règle. Le mariage eut lieu le 22 décembre 2018, Houel-

lebecq en chapeau melon, ému, presque timide, plus relâché après, au premier étage du restaurant Lapérouse, chantant au karaoké *Tous les garçons et les filles*, smacks polissons pour les copines de sa femme. Autour de lui, les fidèles, les écrivains, les Sarkozys, quelques compagnons des *Inrocks*, revenus malgré les désaccords politiques, et la nouvelle bande de *Valeurs actuelles*. Le directeur, Geoffroy Lejeune, a séduit le romancier avec quelques mails admiratifs et une proposition de dîner à La Rotonde, avec l'une de ses piquantes journalistes. «Ah, ça fait plaisir de rencontrer des jeunes cathos réacs», s'est exclamée la star, vêtue ce soir-là d'un bleu d'ouvrier, clope au bec. Toujours soigner l'image, renouveler le fan-club. Au menu, beaucoup d'islam, de religion, Renaud Camus que l'écrivain cherche à faire publier dans une grande maison d'édition, et puis huîtres, Saint-Jacques, champagne, Meursault jusqu'à 4 heures du mat.

«Une soirée exceptionnelle», se souvient le patron de *Valeurs actuelles*. Il est devenu un ami, presque un fils pour Houellebecq qui ne voit plus le sien, né en 1981, autre génie torturé, autre sujet tabou. Avec Lejeune, le romancier accepta tout : longues interviews, soirée débat contre l'Europe au Cirque d'hiver, messe en famille, exploration des cercles royalistes. Il a intensifié dans ces années-là sa fréquentation des politiques, au-delà de ses liens anciens avec Bruno Le Maire et Nicolas Sarkozy. C'est lui qui a adressé un mail à Laurent Wauquiez, le très droitier président du conseil régional d'Auvergne, après avoir lu un portrait de lui acide dans *le Monde* : «Avec un tel article, vous ne pouvez pas être foncièrement mauvais...» Début d'une amitié, de mails en dîners surréalistes. «Je mets Houellebecq à la hauteur de Céline. Je l'aime quand il a bu, quand il bafouille, quand il est insupportable, il est tendre, drôle, il a une plume magnifique, une liberté de ton précieuse», s'enflamme Laurent Wauquiez, refusant d'épiloguer sur ses «petits dérapages». Avec Eric

Zemmour, le courant est moins bien passé, malgré des débuts prometteurs. «Il ne parle que de lui», a tranché Houellebecq au deuxième déjeuner, «petit héraut de la droite bourgeoise».

Marion Maréchal l'insupporte. Marine Le Pen eut un moment ses faveurs, selon son traducteur anglais, qui révéla une soirée avinée durant laquelle il voulait voter pour elle. Donald Trump eut droit à des déclarations enflammées. Quant à Macron, il l'étrilla allègrement, après avoir été sensible à ses attentions : un déjeuner à Bercy, en 2016, où l'écrivain s'endormit, puis une Légion d'honneur, suggérée par Geoffroy Lejeune, remise à l'Élysée le 28 avril 2018. Quel moment, Madame Houellebecq, en robe quasi transparente sur le perron, à genoux devant le chien présidentiel, lui tout chic, peigné comme un communiant, so-lennel, puis faquin, proposant à Macron son plan pour sortir de l'Europe. On dirait parfois qu'il se rêve en président plaidant, au nom du peuple, pour une démocratie directe, à la Suisse, plus d'interventionnisme en économie, moins en matière de mœurs, très remonté contre la loi sur la fin de vie, mais tout de même «réservé» sur l'abolition de la peine de mort...

Redevenir punk ?

Et la littérature dans tout ça ? *Anéantir* est sorti en janvier 2022. C'est son roman le plus élégant, avec sa couverture en carton martelé, le plus long, le plus consensuel. Un héros ministre admirable, double de Bruno Le Maire ; le pouvoir, la vieillesse, les Ehpad, peu de sexe, de la grâce, pas une goutte d'islam. Pas la moindre polémique. Et des ventes à 270 000 exemplaires... bien loin des 800 000 de *Soumission*.

Houellebecq est déçu. Le Nobel de littérature lui échappe toujours. Et l'écriture n'a jamais autant été une épreuve. N'est-il pas temps de redevenir punk ? Retrouver du souffle, du soufre. Se tirer du XVI^e, mettre son appartement en vente – ce qu'il vient de faire – et trouver un nouveau nid aux portes de Paris, pour pouvoir vite s'échapper et rouler à fond la caisse, comme avant, sur les routes de campagne. Début novembre, il s'est lâché contre les musulmans dans la revue d'Onfray, puis il a rejoint son studio du XIII^e, où il a l'habitude d'écrire, pour s'exhiber au lit avec une sylphide, devant la caméra d'un réalisateur néerlandais underground.

La suite a été tournée le jour de Noël dans un hôtel d'Amsterdam, avec d'autres jeunes femmes, sous le regard de son épouse. Lysis a participé aux agapes, avant de découvrir horrifiée les extraits du film diffusés sur les réseaux sociaux jusqu'en Chine ; honte, rage, désespoir, menace de tout quitter. Houellebecq a consenti à appeler son avocate, Angélique Beres, afin de faire interdire le film, tout en sachant qu'elle aura de la peine. Il a signé un contrat, s'est donné à fond comme un acteur. Sortie du film annoncé le 11 mars. Il y a quelques mois, Houellebecq avait confié à l'un de ses proches : «Je réfléchis au meilleur moyen de me discréditer.»

EDITORIAL

Par DOV ALFON

Obsession

Ne dites pas à ses admirateurs qu'il est devenu fou, ils sont persuadés que leur écrivain fétiche – accessoirement agitateur politique, rock star, génie visionnaire et prophète biblique – maîtrise ses provocations. Michel Houellebecq, le plus célèbre des écrivains français sinon le plus grand, est un sujet d'enquête difficile et fuyant, mais dont il se serait étrange de faire l'économie : son influence est toujours là, même si elle est consacrée aujourd'hui presque exclusivement à une propagande raciale au napalm dont il ne maîtrise plus la trajectoire. La genèse de son obsession contre l'islam peut venir de son enfance en Algérie française, dont il ne parle jamais ; mais on peut aussi simplement accepter le diagnostic de l'un de ses (nombreux) amis : «C'est dur à dire, mais Michel est authentiquement islamophobe.» Mais non, nous disent les autres, vous ne l'avez pas compris. «Michel a une stratégie à la Balzac», explique Marin de Viry, tandis que Laurent Wauquiez le met «à la hauteur de Céline», et refuse la polémique autour de ce qu'il considère «de petits dérapages». Céline avait aussi ses petits dérapages, mais avait sans doute moins d'amis dans les cercles du pouvoir. Sera-t-on vraiment surpris d'apprendre dans notre récit que son chien mort en Irlande fut rapatrié en France en cercueil grâce à un jeune directeur de cabinet à Matignon, Bruno Le Maire ? Se souvient-on de Macron lui décernant la légion d'honneur, proposée par le patron de *Valeurs actuelles*, puis écoutant Houellebecq lui proposer le retour de la peine de mort ? Que penser de l'invention de cette mère convertie à l'islam, reprise depuis sans hésitation par la presse mondiale, y compris Salman Rushdie dans *Libération*, en 2001 ? Que n'est pas Romain Gary qui veut, bien sûr. Mais aussi que l'indulgence avec laquelle les fantasmes racistes de Houellebecq sont encore accueillis dans certains cercles littéraires et politiques pourrait bientôt devenir criminelle.



L'écrivain et sa femme Qianyum Lysis, à Paris en 2019. PHOTO BERTRAND RINDOFF PETROFF. GETTY IMAGES